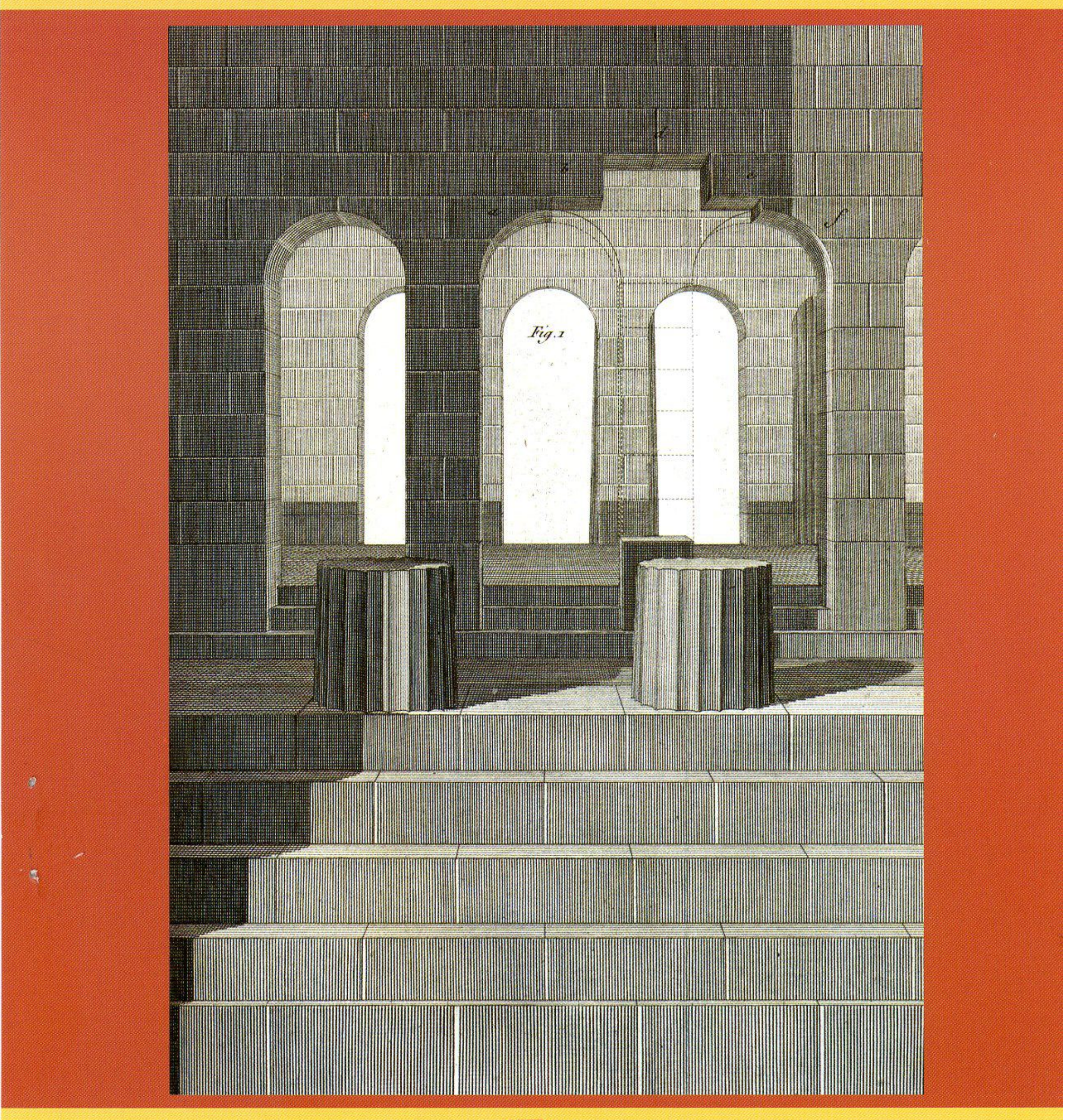
Institut national d'histoire de l'art

LA CONSTRUCTION SAVANTE

Les avatars de la littérature technique

Textes réunis par
Jean-Philippe Garric, Valérie Nègre et Alice Thomine-Berrada



Picard

Olga Medvedkova

Un *Abrégé* moderne ou Vitruve selon la méthode

« Il fit ensuite l'abrégé du même Vitruve pour la commodité de ceux qui commencent à étudier l'architecture. »

Charles Perrault, « Claude Perrault », *Les Hommes illustres.*

« [...] quelques abrégés [...] »

Un Vitruve abrégé n'était pas en soi une invention moderne. Claude Perrault ne le cachait pas à ses lecteurs. Il commençait l'« Avertissement » de son *Abrégé des dix livres d'architecture de Vitruve*, publié en 1674, par un bref rappel historique : « On a autrefois imprimé quelques abrégés de Vitruve, mais il n'y en a point où l'on ait suivi le dessein que Philibert De l'Orme en a donné dans son troisième Livre : il souhaite qu'en abrégeant Vitruve, l'on mette en ordre les matières que cet Auteur a traitées confusément, & que ce qui se trouve dispersé en plusieurs endroits appartenant à un même sujet, soit ramassé en un seul Chapitre [1]. »

En effet, l'idée d'abréger les dix livres de Vitruve était ancienne. Le premier abrégé connu remontait au IIIe siècle, période à laquelle les spécialistes situent l'*Artis architectonicae privatis usibus abreviatur liber (Abrégé d'architecture privée)* de Cetius Faventinus, premier abréviateur de Vitruve, utilisé ensuite par toute la tradition latine, et notamment par Palladius [2]. Le principe d'abréviation avait été explicité ainsi par Faventinus dans son « Prologue » :

> « Sur l'architecture et la maîtrise de cet art, Vitruve Pollion et d'autres auteurs ont écrit de longs traités très savants. Mais pour éviter que leur éloquence ample et diserte ne rende cette étude étrangère à des esprits plus modestes, mon dessein a été d'extraire de chez eux un petit nombre de connaissances et, quoique dans un style ordinaire, d'en faire une présentation ordonnée pour l'usage privé [3]. »

Ainsi Faventinus abrégeait pour les non-savants et pour l'usage privé, amputant de son érudition et de son éloquence le texte de Vitruve.

Perrault connaissait sans doute l'œuvre de Faventinus. L'*editio princeps* de celui-ci était parue à Paris en 1540, au cœur de l'entreprise humaniste, éditée par Guillaume Postel chez Michel Vascosan, dans un compendium qui contenait, par ailleurs, les fragments de Cassiodore consacrés aux mathématiques, à la musique, à la géométrie et à l'astronomie, ainsi qu'un

Abréviations :
BnF : Bibliothèque nationale de France
RIBA : Royal Institute of British Architects

1. Claude Perrault, *Abrégé des dix livres d'architecture de Vitruve*, à Paris, chez Jean-Baptiste Coignard, rue Saint-Jacques, à la Bible d'Or, 1674, « Avertissement » non paginé.

2. Cetius Faventinus, *Abrégé d'architecture privée*, Marie-Thérèse Cam éd., Paris, Les Belles Lettres, 2002. Hugh Plommer, *Vitruvius and Later Roman Building Manuals*, Cambridge, Cambridge University Press, 1973.

3. C. Faventinus, *Abrégé d'architecture privée*, *op. cit.* à la note 2, p. 4.

petit extrait tiré de *De re aedificatoria* d'Alberti [4]. Apparemment, l'œuvre de Faventinus n'avait guère attiré l'attention : la seconde édition de son abrégé, due au marquis Giovanni Poleni, ne devait paraître qu'en 1739 [5]. Certes, en 1674, l'édition vascosanienne pouvait devenir rare, mais elle n'était pas pour autant oubliée. L'un des deux exemplaires de cette édition qui se trouvent à la Bibliothèque nationale de France [6] porte les traces qui nous conduisent au cœur même de l'entreprise colbertienne, dont la nouvelle traduction de Vitruve par Perrault, de même que son abrégé, faisait sans aucun doute partie. Dans cette entreprise, la création des arts et métiers nationaux s'accompagnait d'une élaboration des outils imprimés théoriques et pratiques, disponibles en langue vernaculaire moderne.

Dans l'exemplaire provenant de la bibliothèque de Colbert [7], le texte de Faventinus est corrigé en marges. Dans une note [8], le correcteur signale qu'il a relu le texte en le comparant avec un manuscrit qui se trouvait également dans la collection de Colbert [9]. Il renvoie également au texte de Vitruve d'où sont extraits les divers passages du texte de Faventinus. Le manuscrit qu'il mentionne contient en effet le traité de Faventinus, ainsi que *De re rustica* de Palladius [10]. Il fut acheté par Colbert en 1674 à Monsieur Chandelier avec 134 autres manuscrits précieux [11]. S'agissait-il d'un projet de réédition corrigée de Faventinus ? Si oui, Perrault lui-même pouvait facilement être mêlé à une telle entreprise.

Dans tous les cas, le texte de Faventinus ne pouvait sans doute lui avoir échappé. Il est certain qu'en traduisant le « grand Vitruve », Claude Perrault travailla avec un manuscrit. Le titre même en témoigne : *Les dix livres d'architecture de Vitruve, corrigez et traduits nouvellement en François, avec des Notes & des Figures.* « Corrigé » signifie ici que le texte fut nettoyé des erreurs introduites par les copistes. En évoquant ces erreurs dans la préface du « grand Vitruve », Perrault en citait des exemples qui se trouvaient dans un « manuscript dont je me suis servy [12] ». Il serait tentant de supposer que Postel et Perrault s'étaient servis du même manuscrit de Vitruve, le manuscrit « P » du milieu du IXe siècle qui provenait de Saint-Pierre de Corbie et qui contenait aussi bien la version complète des dix livres que l'abrégé de Faventinus. Il se trouvait dans la collection du célèbre humaniste Pierre Pitout qui fut achetée en 1596 par son ami Jacques Auguste de Thou, maître de la librairie d'Henri IV. En 1680, la collection des manuscrits du président de Thou fut acquise par Colbert, mais le projet de cet achat avait été formulé par le bibliothécaire de Colbert, Baluze, dès 1673 [13]. Ce manuscrit

4. *Aurelij Cassiodori Senatoris Cos. Que Romani de Quatuor mathematicis disciplinis compendium... Adjectus est vetust author... de architectura compendiosissime tractans, quae Vitruvius & ceteri locupletius ac diffusius tradidere...*, Parisiis, ex officina Michaelis Viscosani, 1540 (Mazarine, 4° A 16225-5 ; BnF, res. V 891, res. V 893). Texte de Faventinus : p. 9-22 ; texte d'Alberti : p. 23-25.

5. Giovanni POLENI, *Exercitationes Vitruvianae secundae*, Patavii, Typis Seminarii, apud Io. Manfrè, 1739.

6. BnF, res. V 893.

7. Relié en maroquin rouge aux armes de Colbert, tranche marbrée, titre au dos « Cassiod. De mathem. Discipl. », inscription à la page de titre : « Bibliothecae Colberiana ».

8. *Ibid.*, *p.* 9-10.

9. « *Hic liber ixtat ms. in codice 4569, bibliothecae Colbertinae* ».

10. Bnf, mss 6842 C, *Codex membranaceus, olim Colbertinus. Ibi contitentur : 1. Palladii Rutilii Tauri Aemeliani de re rustica libri tredecim ; 2. Anonymi tractatus de architectura.*

11. Léopold DELISLE, *Histoire générale de Paris. Le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque Impériale*, Paris, Imprimerie Impériale, 1868, t. I, p. 451.

12. *Les dix livres d'architecture de Vitruve, corrigez et traduits nouvellement en François, avec des Notes & des Figures*, à Paris, chez Jean-Baptiste Coignard, rue Saint-Jacques, à la Bible d'Or, 1673, « Préface », non paginée.

13. Bnf, mss lat. 10277, Pithoeanus (II 833).

fut peut-être à l'origine du projet de Perrault qui était de publier en même temps les deux versions – complète et abrégée – de sa traduction. En tout cas, le 4 avril 1672 l'éditeur Jean-Baptiste Coignard obtenait le privilège pour les deux à la fois. Dans la préface de son « grand Vitruve », Perrault évoquait déjà l'idée de « retrancher du texte tout ce qui n'est point necessaire [14] ».

Faventinus avait retenu dans Vitruve ce qui concernait l'architecture privée. Le dessein de Perrault fut autre. Les quelques abrégés imprimés qu'il mentionnait ne lui paraissaient pas non plus satisfaisants. Il s'agissait sans doute de l'*Épitome ou extrait abrégé des dix livres d'architecture de Marc Vitruve Pollion*, publié en première édition en 1556 (1559) [15] à Toulouse par Jean Gardet et rééditée à Paris, chez Gabriel Buon, en 1567 (et 1568) [16]. Cet abrégé se fondait sur la traduction de Jean Martin (1547) [17], et conservait fidèlement la structure des dix livres ainsi que le « je » narratif de Vitruve. En citant Alberti, Gardet se plaignait de l'obscurité du texte de Vitruve et destinait son abrégé « aux artisans et aux studieux d'architecture ». Les premiers, par leurs « licentieuses ordonnances » ou « desordonnée fautes », provoquaient chez lui un profond mépris. L'abrégé fut sans doute davantage adressé aux « grands » à qui le temps et la patience manquaient pour se plonger dans l'aventure vitruvienne. Dans sa dédicace au cardinal de Sens, Jean Gardet l'incitait à dérober quelques heures « des graves affaires de ce roiaume » pour la lecture de son épitomé qui devait l'initier à l'art des Anciens. Ceci était particulièrement important dans la perspective des dernières découvertes archéologiques dans son diocèse. Le 4e livre de Vitruve consacré aux temples fut d'ailleurs le moins réduit [18] ainsi que le plus illustré (15 planches sur 35). Ainsi l'épitomé de Gardet avait surtout été conçu comme un guide pour la connaissance de l'Antiquité et ne différait pas radicalement des nombreux épitomés latins (de Tite-Live, Cicéron, etc.) ou traduits en français (comme par exemple l'abrégé de Galien de 1547 [19]), publiés durant la deuxième moitié du XVIe siècle.

Or, en 1567, l'année où paraissait l'édition parisienne de l'abrégé de Jean Gardet, Philibert De L'Orme publiait son *Premier Tome de l'Architecture*, dans lequel il se proposait notamment de « revoir Euclide & accomoder sa theorique avec la pratique de nostre Architecture luy

14. *Ibid.*

15. Pour la première édition de 1556, dont nous n'avons pu localiser aucun exemplaire, voir Robert BRUN, *Le Livre français illustré de la* Renaissance, Paris, Picard, 1969, p. 314. *Epitomé ou extrait abrégé des dix livres d'architecture de Marc Vitruve Pollion. Enrichi des figures & pourtraits pour l'intelligence du livre. Par Jan Gardet Bourbonnois, et Dominique Bertin Parisien. Avec les annotations sur les plus difficiles passages de l'auteur, dédiées à tresillustre seigneur René de Daillon, Evesque de Lusson, & Abbé de Charaux*, A Tolose, Par Guion Boudeville, juré de l'Université, 1559. Dominique Bertin fut l'auteur des planches. Privilège donné à Jean Gardet et Dominique Bertin en 1555. (Bnf, res. V 1370, h. : 18 cm ; bibliothèque municipale de Toulouse, Res. D XVI 1011, fonds ancien 2).

16. *Épitome ou extrait abrégé des dix livres d'architecture de Marc Vitruve Pollion...*, A Paris, chez Gabriel Buon, au clos Bruneau, à l'enseigne S. Claude, 1567 (Bnf, res. V-1371, h. : 16,5 cm). *Ex libris* : Philippus Despoint, presbiter parisien sis et doctor theologus. « *Orate pro eo et, discite in terris quoru scientia vobis perseveret in coelis* » (Hieronimus, Epist. 103). Deuxième tirage avec la date surchargée, 1568 (BnF, res. V-1372 : h. : 18,2 cm). *Ex doto* : C.V. Joannis Dartis ibs. *Ex libris* : Bibliothecae St Germani a Pratis. RIBA, n° 3538.

17. *L'Architecture ou Art de bien bastir de Marc Vitruve Pollion... mis du Latin en François par J. Martin...*, Paris, J. Gazeau, 1547. Bien que cette dernière fût revue : Épitome, 1559, « Au lecteur » : « ...quant à la traduction françoise, j'espere que tu la trouvera assez diligemment reveue & corrigée... ».

18. 52 pages (grands caractères), à comparer aux 17 pages du premier livre, 22 pages du deuxième, 36 du troisième, etc. En tout 262 pages.

19. *De la composition des medicamens en general. Redigez en epitome, ou abregé du grec en langage françoys, au proffit & commodité de tous chirurgiens, et apoticaires [...]*, Lyon, Benoist Rigaud, 1547.

accompagnant Vitruve, & le reduisant à une certaine methode, laquelle j'aperçois en ses livres estre fort indigeste & confuse[20] ». La métaphore delormienne était forte : il comparait les dix livres de Vitruve à une robe décousue dont les pièces étaient toutes mélangées. Il fallait donc recoudre la robe et si les savants s'y refusaient, De L'Orme voulait bien s'y employer. De L'Orme connaissait-il l'existence de l'épitomé de Gardet ? Même si ce n'était pas le cas, l'idée de « recoudre » Vitruve semblait dépasser largement le projet de Gardet qui, tout en enlevant le « superflu », gardait à l'auteur classique sa toge d'origine. Bien qu'il soit difficile d'imaginer quelle forme aurait pu prendre Vitruve sous la plume de De L'Orme, un siècle plus tard Perrault se reconnaissait davantage dans son propos de savant couturier, plutôt que dans la stratégie de Faventinus ou de Gardet.

« [...] ce petit Traité [...] »

Le but que Perrault se fixait semblait évident : l'abrégé devait « servir à apprendre & à retenir les choses avec plus de facilité[21] ». Tel était l'objectif de la plupart des abrégés. Ils devaient faire apprendre « sans peine », en condensant les informations, en les rendant plus efficaces et en réduisant le temps d'apprentissage. Les abrégés s'adressaient moins aux élèves des écoles (censés apprendre des corpus entiers) qu'aux amateurs. Ainsi les abrégés d'histoire accompagnaient souvent les relations de voyage ou les guides[22]. Par ailleurs, l'abréviation, épurée de l'érudition inutile, devenait de plus en plus le principe même de l'éducation aristocratique. En 1670, l'abbé Fleury le formulait de la façon suivante : « Votre éducation doit être l'apprentissage de votre vie : vous devez y apprendre à devenir honnête homme [...] appliquez-vous uniquement à ce qui vous peut rendre tel[23]. » En renvoyant à la *Politique* d'Aristote, il définissait les études comme des « connoissances qui sont utiles dans la vie ». Utilité de deux sortes : elles aidaient soit à agir, soit à se divertir[24]. À la curiosité dévorante, proche parente de la vanité, Fleury opposait la santé et la liberté d'esprit et proposait de réduire les études des arts, aussi bien libéraux que mécaniques, au domaine des loisirs.
Quant à Perrault, il conseillait son *Abrégé* aux « Apprentifs » ainsi qu'aux « Maîtres » : il semblait donc s'adresser plutôt aux artisans. De même, en argumentant sa nouvelle traduction du « grand Vitruve », il parlait de la rendre accessible non tant « pour les doctes curieux que pour les Architectes François ». Pourtant, pour améliorer leur goût, les architectes étaient surtout censés fréquenter les gens du monde.

> « Or ce n'est point seulement l'honneur qui nourrit les Arts ; la conversation avec les honnestes gens est aussi une chose dont ils ne peuvent se passer : le sens exquis dont on a besoin, pour regler les

20. *Le Premier Tome de l'Architecture de Philibert De L'Orme conseiller et aumonier ordinaire du Roy, & Abbé de S. Serge lez Angiers*, A Paris, chez Frederic Morel, rue S. Jean-de-Beauvais, 1567, Livre III, p. 62.

21. *Abrégé*, 1674, « Avertissement » non paginé.

22. Pour ne citer que deux éditions très rapprochées de l'*Abrégé* de Perrault : Jacob SPON, *Relation de l'état present de la ville d'Athenes, ancienne capitale de la Grece, bâtie depuis 3 400 ans. Avec un abrégé de son histoire & de ses antiquités*, Lyon, chez Louis Pascal, 1674 ; François COLLETET, *Abrégé des Antiquitez de la ville de Paris, contenant les choses les plus remarquables, tout anciennes que modernes. Très-utile à tous Estrangers, & particulierement aux Bourgeois de Paris*, Paris, Charles De Serey, 1664.

23. Cité d'après *Traité du choix et de la methode des études. Par M. Claude Fleury, prêtre, Abbé du Loc-Dieux, ci-devant Précepteur de Messeigneurs les Princes de Conty. Nouvelle édition corrigée*, Paris, Pierre-Alexandre Martin, 1753, p. 84-85.

24. *Ibid.*, p. 87.

> belles connoissances, se forme rarement parmy le menu peuple, & il y a mille choses que l'on n'apprend point dans la condition d'un simple Artisan ny même dans les Écoles, & qui sont neanmoins absolument necessaires pour parvenir au dernier degré d'excellence, où les beaux Arts peuvent atteindre[25]. »

Un manuel abrégé contenant les règles d'architecture était donc aussi, sinon davantage, utile aux hommes du monde qui faisaient la loi dans le domaine des arts. Perrault les appelait les « intelligents en Architecture[26] ». En effet, puisque, selon Perrault, la plupart des choses semblent belles par accoutumance – on aime par exemple « la forme des habits que portent les personnes de la Cour, bien que cette forme n'ait aucune beauté positive[27] » –, on appréciera en architecture ce qui plaira aux « intelligents ». L'un des buts de son *Abrégé* était donc, sans doute, de former le goût des « intelligents ». Dans la stratégie de Jean-Baptiste Coignard, qui était essentiellement éditeur de livres religieux mais qui, en 1687, allait remplacer Pierre le Petit dans sa fonction de libraire-imprimeur de l'Académie française (en même temps qu'il devint imprimeur du roi), une telle édition, à la charnière entre culture savante et culture mondaine, paraissait sans doute logique[28].

À la différence du petit Vignole de Pierre Le Muet, le petit Vitruve de Perrault était donc plutôt un livre pour les amateurs[29]. Ainsi, les exemplaires que nous avons pu consulter sont tous reliés avec un luxe inhabituel pour ce type de « petit livre » vendu avec ou sans planches[30]. Il coûtait 3 livres[31]. Rappelons, par ailleurs, que ce fut le même Coignard qui publia, mis à part le « grand Vitruve » de Perrault (22 livres), l'*Ordonnance* du même auteur (9 livres), *Les Édifices antiques* de Desgodets (22 livres), ainsi que « l'abrégé » de Scamozzi par D'Aviler (9 livres). Ses catalogues mentionnent également un nombre important de traductions d'auteurs latins, notamment d'Horace, de Virgile, de Juvénal et d'Ovide. Les trois volumes des *Métamorphoses* d'Ovide dans la traduction de Du Ryer, de l'Académie française, « enrichies de figures en taille douce », étaient vendus 4 livres 10 sols. L'*Abrégé* de Vitruve, en comparaison, coûtait cher.

Jean-Baptiste Coignard dota le petit Vitruve de Perrault d'une forme bien particulière. Ce petit livre (entre 15 et 18 cm) à gros caractères comptait de nombreux alinéas et beaucoup de blanc, ce qui rendait l'espace de la page facile à embrasser d'un coup d'œil et n'avait rien à voir avec les éditions d'érudition ; en revanche, il était proche des éditions pour les dames (les romans) et pour les enfants (les contes)[32].

---

25. Vitruve 1673, *op. cit.* à la note 12, « Préface » non paginée.

26. *Abrégé... op. cit.* à la note 1, p. 107.

27. *Ibid.*

28. Paul DELALAIN, *Les libraires et imprimeurs de l'Académie française de 1634 à 1793. Notices biographiques*, Paris, Alphonse Picard et fils, 1907.

29. L'*Abrégé* a déjà été décrit comme « *oriented toward the amateur and the taste-maker* » par Dora Wiebenson. Voir D. WIEBENSON, *Architectural theorie and practice from Alberti to Ledoux*, Chicago, 1982, I-32. Voir également : D. WIEBENSON et Claire BAINES, *The Mark J. Millard Architectural Collection*, Washington, National Gallery of Art ; New York, George Braziller, t. I, p. 481. Voir l'exemplaire de la collection Béringhen, l'une des plus anciennes familles aristocratiques françaises, au département des Estampes de la BnF (Ha 14, h. : 15 cm).

30. La mention de l'*Abrégé* vendu avec ou sans planches se trouve dans le privilège, reçu par J.-B. Coignard. Je remercie Jean-Philippe Garric d'avoir attiré mon attention sur ce détail.

31. *Catalogue des livres imprimez à Paris, chez Jean Baptiste Coignard, imprimeur & libraire ordinaire du Roy & de l'Académie françoise, ruë S. Jacques à la Bible d'Or, 1687* et *1689*, 16 pages, avec prix, in-8° (BnF 8-Q-10 [A, 108] ; Delta 830).

32. Roger LAUFER, « Les espaces du livre », *Histoire de l'édition française*, t. II, Paris, Promodis, 1984.

Coignard n'était sans doute pas le seul responsable de cette forme. Dans la préface à son grand Vitruve, Perrault se révélait très attentif à la forme de la publication. Il avouait notamment vouloir alléger les notes autant que possible, « parce que l'on n'a pas tant affecté l'apparence d'érudition que la netteté & l'éclaircissement des choses que l'on a expliquées ». Pour les gravures, précisait-il, il cherchait à augmenter le nombre de figures en bois parce qu'on pouvait les insérer dans le texte « n'obligeant point le Lecteur à aller chercher la figure dans une autre page que celle qu'il lit ». Quant aux « grandes figures » sur cuivre imprimées séparément,

> « on a mis auprés de chacune une Explication, qui repete ce qui est à propos de cela dans le texte & dans les Notes [...]. Aux endroits où l'intelligence d'un texte ambigu & extraordinairement obscur dépendoit de l'explication que la Figure y peut donner, on a mis le texte Latin & sa traduction à costé au droit de la Figure, avec les renvois aux parties dont la Figure est composée, afin de donner plus de facilité au Lecteur de juger de la traduction, & luy laisser la liberté & le moyen d'en faire une autre si la nostre ne luy agrée pas, après avoir esté amplement informé de ce dont il s'agit[33]. »

Ainsi dans la distribution générale du livre, dans ses rapports entre le texte principal et le commentaire de même qu'entre le texte et l'image, l'essentiel pour Perrault était de rendre l'ensemble commode et facile d'usage. L'apparence du livre ne devait pas rebuter le lecteur par un air érudit, clos aux « esprits médiocres ».

Ces mêmes principes guidaient Perrault et Coignard dans le choix de la forme pour la petite version. Or, une autre composante de l'édition complète – la liberté du jugement réservée au lecteur, liberté qui conservait au texte classique son statut d'un lieu d'exégèse érudite – n'avait plus de place dans l'abrégé. En revanche, ce dernier était entièrement conçu comme un support didactique, un manuel construit méthodiquement et facilement consultable, le tout gouverné par un esprit de netteté quasi géométrique. L'ouvrage comportait une page de titre dépouillée (avec un titre court), un avertissement, une table des chapitres, un texte, long de 224 petites pages[34], un autre avertissement consacré aux planches, onze planches dont chacune était pourvue d'une page d'explication, et un dictionnaire des mots difficiles qui se rencontrent dans Vitruve.

Au lieu de dix livres, le texte se composait à présent d'une préface et de deux parties, chacune divisée en chapitres (quatre pour la première et trois pour la seconde), subdivisées en articles (entre trois et neuf par chapitre). La première partie (136 pages) contenait « l'Architecture qui nous est commune avec les Anciens ». La seconde, deux fois moins longue (68 pages), était consacrée à « l'Architecture qui étoit particulière aux Anciens ». Les planches, copies réduites et en contrepartie de celles du « grand Vitruve », réalisées par Sébastien Le Clerc[35], comprenaient, selon Perrault, les représentations qui « servent à faire comprendre les règles que l'Architecture donne pour les Édifices qui peuvent être à notre usage ». En effet, en choisissant les planches pour son *Abrégé*, Perrault prenait surtout dans son in-folio celles qui

---

33. Vitruve 1673, *op. cit.* à la note 12, « Préface » non paginée.

34. 23 lignes par page, 30 signes par ligne, c'est-à-dire une page de 690 signes espaces compris, ce qui fait la moitié d'un feuillet standard moderne ; le texte en entier contient 154 560 signes.

35. Maxime PRÉAUD, *Inventaire du Fonds français*. t. IX : *Graveurs du XVIIe siècle. Sébastien Le Clerc, II*, Paris, BnF, 1980, n° 2868-2878.

illustraient la première partie. Elles comprenaient notamment les ordres que l'architecture moderne continuait à utiliser. Quant à l'architecture qui était particulière aux Anciens et qui était sans rapport avec la modernité, elle n'était présentée que par les deux dernières planches : le théâtre des Anciens et la catapulte (pl. X et XI). On pouvait encore apprendre chez Vitruve comment rendre le bâtiment solide (technique et matériaux) et beau (les ordres). Tout le reste, et particulièrement la typologie de l'architecture antique, était de l'érudition inutile.

« Abrégé de Vitruve » ou « Architecture de Perrault » ?

En fait, ce n'était plus Vitruve qui donnait les leçons d'architecture, mais l'« Architecture » elle-même. Le « je » de Vitruve disparaissait en effet de cet abrégé pour laisser la place à un « on », quasi anonyme, neutre et collectif. L'anonymat et le travail collectif étaient perçus comme une valeur positive par la science moderne. Dans les écrits scientifiques de Perrault, le travail collectif était toujours considéré comme une garantie contre les erreurs dans lesquelles tombaient notamment, et si souvent, les Anciens qui ne parlaient qu'en leur propre nom. Pourtant ce jeu d'anonymat ne trompait sans doute personne. En chassant Vitruve de son ouvrage, Perrault s'appropriait le texte. Ainsi, au dos d'un des exemplaires de l'édition amstellodamoise de l'abrégé qui se trouve à la Bibliothèque nationale de France, le titre annonçait « ARCHIT DE PERRAUL[36] ».

Vitruve, disait Perrault, était sans doute un personnage intéressant, mais dépassé. Son érudition était très proche de la vanité. Dans ses dix livres, il parlait de mille choses inutiles pour le lecteur, uniquement pour paraître savant. En épurant son texte, Perrault donnait donc aussi une leçon de morale. À partir de là, tout devenait justifiable.

Ainsi l'essentiel du texte vitruvien fut entièrement remodelé. « On a été exact à ne rien mettre qui ne soit tiré de Vitruve, ainsi que l'on le peut vérifier sur les lieux qui sont marqués à l'une des marges. » Perrault ne faisait donc que réduire et classer en laissant au lecteur (tel un Petit Poucet) les traces précises qui pouvaient le faire revenir au « vrai » Vitruve. Surtout, assurait-il, il n'ajoutait rien. Et pourtant : « On a aussi marqué sur l'autre marge, par les signes " " ce qui n'est point du Texte, mais qui y est ajouté pour lier le discours & pour le rendre plus clair[37]. » Or, rendre plus clair un Ancien aussi confus et obscur que Vitruve n'était pas une mince affaire et Perrault n'était pas à quelques mots près. Un quart au moins de son abrégé était par conséquent marqué par des guillemets. Ces guillemets, ainsi que les renvois aux livres de Vitruve, étaient placés dans les marges intérieures, alors que les courtes manchettes signalétiques en italique (qui se retrouvent toutes dans les Tables) apparaissaient dans les marges extérieures. Ces dernières étaient beaucoup plus visibles et constituaient comme un abrégé de l'abrégé. Ainsi le texte se lisait allègrement et promptement comme un seul et unique discours : Perrault abrégeait avec art, l'exercice lui plaisait sans doute et le résultat était convaincant.

36. Bnf V-21993. Provenance : « Bibliothèque du Tribunal ».

37. *Abrégé* 1674, *op. cit.* à la note 1, « Avertissement » non paginé.

Mais le prix à payer était élevé, car, tout en marquant très minutieusement chaque mot ajouté par des guillemets et en inspirant ainsi aux lecteurs la plus grande confiance, Perrault faisait dire à Vitruve ses propres opinions. Ainsi, dans le chapitre IV de la première partie « De la Beauté des Édifices », l'article I « En quoi consiste la beauté des Édifices » fut presque entièrement rédigé par Perrault : « Les édifices peuvent avoir deux espéces de beautés ; l'une est positive, & l'autre est arbitraire. La beauté positive est celle qui plaît nécessairement par elle-même. La beauté arbitraire est celle qui ne plaît pas nécessairement, mais dont l'agrément dépend des circonstances qui l'accompagnent[38]. » Grâce aux travaux de Wolfgang Hermann, d'Antoine Picon, d'Alberto Pérez-Gomez[39] et d'autres, nous pouvons facilement relier ces passages avec la théorie générale de la beauté en architecture que Perrault allait développer plus tard dans son *Ordonnance*.

Ainsi l'abrégé de Perrault ressemblait à la créature de Frankenstein ou encore à une étrange machine (on sait la passion de Perrault pour les machines)[40]. L'emplacement des parties, chapitres, articles, avertissements, planches, guillemets et notes marginales était essentiel pour que cette machine fonctionnât. La fragilité de la construction ne devint en réalité apparente qu'à travers les diverses rééditions et traductions de ce livre. En effet, alors qu'il semble avoir été peu réédité en France[41], l'*Abrégé* connut, en revanche, dès sa parution et durant plus d'un siècle, une fortune européenne exceptionnelle.

L'affaire des guillemets

La première réédition de l'*Abrégé* parut à Amsterdam en 1681 et/ou en 1691, chez Georges Gallet. Les quelques changements par rapport à l'édition parisienne étaient néanmoins significatifs. Tout d'abord, le titre – imprimé à la mode hollandaise en noir et rouge – ne mentionnait plus les dix livres de Vitruve mais l'*Architecture générale de Vitruve réduite en abrégé*[42]. Un frontispice était ajouté – petite version de celui de Sébastien Le Clerc dans le « grand Vitruve » parisien, avec l'inscription « ARCHITECTURE ». L'abrégé recevait ainsi le statut du « livre d'architecture » par excellence. Par ailleurs, toute la structure de l'édition

38. *Ibid., p.* 103.

39. *Ordonnance for the Five Kinds of Columns after the Method of the Ancients*, introduction d'Alberto Pérez-Gomez, The Getty Center Publication Programm, 1993.

40. *Recueil de plusieurs machines, de nouvelle invention. Ouvrage postume de M. Perrault, de l'Académie royale des sciences, Docteur en Médecine, de la Faculté de Paris*, Paris, chez Jean-Baptiste Coignard, imprimeur et libraire ordinaire du Roy, & de l'Académie françoise, rue St Jacques à la Bible d'Or, 1700. Certaines machines représentées dans cette édition grâce au burin de Pierre Le Pautre furent d'abord expliquées dans les notes du « grand Vitruve » de Perrault.

41. Les exemplaires portant une vignette autre que les armes du roi – le signe de Coignard – sont datés de 1674, mais semblent être une réimpression postérieure à 1682, année qui marquait la fin du privilège. Voir la description de l'exemplaire de la bibliothèque Avery, Laurence HALL FOWLER et Elizabeth BAER, « Bibliography », *The Fowler Architectural Collection of The John Hopkins University*, Baltimore, Evergreen House Foundation, 1961, p. 327.

42. *Architecture générale de Vitruve réduite en abrégé, par Mr Perrault de l'Académie des Sciences de Paris. Dernière édition enrichie de figures en cuivre*, Amsterdam, Aux dépens de Huguetam, et se vend chez Georges Gallet sur le Keyser Graft, 1681. (Or, sur le frontispice, figure en même temps la date de 1691. Dans le catalogue de Georges Gallet, l'édition figure également avec la date de 1691, à côté notamment des éditions de Descartes, d'Ozanam, de Blondel et des traductions de Mme Dacier.) L. HALL FOWLER et E. BAER, *op. cit.* à la note 41, p. 328 ; RIBA n° 3540.

parisienne était reproduite fidèlement, dans ses moindres détails. C'est cette édition d'Amsterdam qui fut utilisée ensuite pour de nombreuses traductions.

Ce fut notamment le cas de la première traduction anonyme parue à Londres, en 1692[43]. Ce premier Vitruve en langue anglaise laissa insatisfaits les érudits, tels que John Evelyn, traducteur du *Parallèle* de Fréart de Chambray et ami de Sir Christopher Wren. Evelyn, en même temps que Perrault mais cette fois sans succès, préparait sa propre traduction de Vitruve (aussi bien complète qu'abrégée !)[44]. L'*Abridgement* de 1692 gardait aussi bien la structure générale de Perrault que toutes les notes marginales ; les planches de Le Clerc furent regravées par John Kip. Dix ans plus tard, lors de sa réédition par Richard Wellington, l'ouvrage fut pourtant considérablement remanié[45]. Wellington eut en effet l'idée originale de réunir dans un même *pocket-book* et sous le titre général *The Theory and Practice of Architecture* le Vignole traduit en anglais par le célèbre Joseph Moxon[46] et l'abrégé de Vitruve qui fut alors retraduit par Abel Boyer, auteur du *Dictionnaire Royal Français et Anglais* (1702). Ce dernier n'hésita pas à enlever en partie le système signalétique de Perrault, notamment (dans les marges intérieures) les renvois aux livres de Vitruve et les guillemets. Il ôta également l'« Avertissement » de Perrault qui servait de mode d'emploi à l'édition originale. Ainsi, au lieu d'un mécanisme qui fonctionnait grâce au fait qu'il restait transparent à celui qui voulait le comprendre, le texte de l'*Abrégé* se transformait en une vulgarisation beaucoup plus banale. Il est intéressant d'ailleurs que Boyer ait dédié son ouvrage non pas à un architecte, mais à un peintre – son ami, le portraitiste Thomas Murray – car, expliquait-il, l'architecture était une science absolument nécessaire pour l'art de la peinture. Dans la préface de Boyer, ce mode de vulgarisation recevait sa justification. Après avoir cité les paroles de De L'Orme, Boyer poursuivait :

> « Cette méthode, qui est certainement très utile pour le meilleur apprentissage et l'assimilation des choses de cette nature, a été soigneusement observée dans ce traité composé par M. Perrault, de l'Académie Royale des Sciences en France, qui était très exacte et n'y avait introduit rien de ce qui ne se trouvait pas dans Vitruve, sans pour autant rien omettre d'essentiel qui appartient à l'architecture et qui se trouve chez cet auteur. En bref, dans ce petit livre, où chaque ligne et chaque pensée est de Vitruve, il serait presque aussi difficile de ramener chaque sentence, règle ou précepte à l'endroit d'où ils ont été tirés, que de savoir de quelle grappe de raisin a été pressée chaque goutte dans un tonneau de vin. Dans cet Abrégé, comme dans un cordial [*cordial-waters*] nous goûtons tous les ingrédients

43. *An Abridgement of the Architecture of Vitruvius containing a System of the whole Works of the Author... First done in French by Monsr Perrault, of the Academy of Paris, and now Englished, with Additions*, London, Abel Swall and T. Child, 1692. L. HALL FOWLER et E. BAER, *op. cit.* à la note 41, p. 328 ; RIBA, n° 3537.

44. Eleen HARRIS et Nicholas SAVAGE, *British Architectural Book and Writers 1556-1785*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 462-463.

45. *The Theory and Practice of Architecture, or Vitruvius and Vignola abridg'd. The first by the famous Mr Perrault, of the Royal Academy of Sciences in France (and careffuly done into English). And the other by Joseph Moxon ; and now accurately publish'd the Fifth time*, London, R. Willington, 1703. (L'exemplaire de la BnF de cette édition – V-21994 – *ex dono* : « R-di Pahris Tho : Partzev » ; *ex-libris* : « Bibl. Majori Colleg. Angl : Soc-tii Jesu Lesdy »). Une autre édition de cet ouvrage parut en 1729 est indiquée par E. HARRIS et N. SAVAGE, *op. cit.* à la note 44. Voir L. HALL FOWLER et E. BAER, *op. cit.* à la note 41, p. 329.

46. *Vignola, or the compleat Architect. Shewing, in a Plain and Easy way, the Rules of the Five Orders in Architecture...*, London, R. Wellington, 1702. Joseph Moxon (1627-1691) fut un imprimeur, spécialiste des cartes, plans et instruments scientifiques, auteur des *Mechanic exercises, or the doctrine of handy-works* (London, 1677-1680) qui rompait avec les secrets des métiers préservés par les corporations médiévales. En exergue de son Vignole, Moxon plaça d'ailleurs cette citation biblique : « *Now these are the things wherein Solomon was instructed for the building of the House of God.* » Dans ce contexte, la tentative de Perrault de démystifier Vitruve en le privant de son « obscurité » prenait une nouvelle dimension. Moxon fut également l'auteur de *Mathematicks made easier...*

> sans être capables d'en séparer l'un de l'autre, mais nous trouvons la vertu de chaque plante dans chaque goutte[47]. »

De la machine qu'il avait été, l'abrégé se transformait en liqueur, avec un fort goût de médicament, nous ramenant ainsi à la première vocation de son auteur parisien. Ce que Perrault faisait dire à Vitruve de ses propres convictions devenait ainsi du « Vitruve pur ».

Si, dans le contexte britannique, le Vitruve de Perrault comblait une lacune et pouvait être apprécié pour l'économie d'effort que demandait sa traduction, dans le contexte italien, le choix de traduire l'*Abrégé* ne pouvait être que délibéré. La première édition de *L'Architettura Generale di Vitruvio in compendio* parut à Venise en 1711, traduit par C.C.C. (Conte Carlo Cataneo) et publié par Girolamo Albrizzi[48]. Comme le titre l'indiquait, cette édition était réalisée d'après celle d'Amsterdam et lui était fidèle. Or la réédition, parue chez Giambatista Albrizzi en 1747, n'était plus exactement le même livre : le texte y fut remanié, peut-être par l'éditeur lui-même qui y introduisit certains des commentaires de Daniele Barbaro[49]. La réédition de cet ouvrage fut encore publiée à Venise en 1794, par Antonio Zatta. Ainsi, bien qu'italianisé et même à la façon vénitienne, l'*Abrégé* en langue italienne traversa tout le XVIIIe siècle.

C'est la deuxième édition vénitienne qu'utilisa dans son travail le traducteur de l'*Abrégé* en langue espagnole, don Joseph Castaneda, directeur en architecture de la Real Academia de San Fernando de Madrid[50]. Le caractère académique de l'édition se manifestait notamment dans le frontispice, toujours celui de Le Clerc, dans lequel la façade du Louvre dans le fond fut remplacée par celle de l'Escurial. L'édition conservait par ailleurs tout le mécanisme de celle de Perrault en reproduisant les renvois, notes et guillemets. Dans sa dédicace, Castaneda faisait davantage l'éloge de Perrault que celui de Vitruve. Il voyait notamment une continuité dans son œuvre théorique qui avait conduit Perrault de la traduction de Vitruve au Vitruve abrégé et finalement à l'*Ordonnance*.

Enfin, en 1789, c'est en langue russe que l'*Abrégé* parut à Moscou à l'imprimerie de l'Université, sous le titre *Sokraschennyj Vitruvij ili soverchennyj arhitektor (Vitruve abrégé ou l'architecte parfait /complet)*[51]. La deuxième partie du titre rappelait celui du Vignole de Moxon mais aussi celui du traité de Roger de Piles. Dernier venu, l'abrégé russe fut de même qu'en Angleterre, mais un siècle plus tard, le premier texte vitruvien national. Un Vitruve complet ne devait paraître en Russie que trois ans plus tard. Traduit par le même Vasilij Karzhavin, sous la direction de Vasilij Bazhenov, élève de Charles De Wailly, il fut également réalisé à partir de l'in-folio de Perrault. De même que Castaneda, Karzhavin louait Perrault dans sa préface en citant le *Cours d'architecture* de Blondel. Pour lui, le Vitruve de Perrault offrait le modèle d'assimilation d'un langage d'architecture qu'il tentait lui-même en russe. Quant à la fidélité, non seulement l'éditeur russe ne conservait pas les renvois de Perrault, mais il ajoutait encore de ses propres idées, notamment à propos de l'architecture « naturelle ».

De traduction en traduction, Vitruve cessait d'être un nom propre pour devenir un nom commun. Moderne et national, modeste, clair, intelligent, facile à retenir, il perdait son caractère unique d'une œuvre personnelle et son fort accent cicéronien. La réticence par rapport à ce Vitruve était inévitable. Vers le milieu du XVIIIe siècle, ce fut une autre publication de Jean-Baptiste Coignard qui allait devenir un modèle pour l'Europe entière, *Les Monuments antiques* de Desgodets.

47. *The Theory and Practice of Architecture, or Vitruvius and Vignola abridg'd, op. cit.* à la note 45, « Préface » non paginée.

48. Leopoldo CICOGNARA, *Catalogo ragionato dei libri d'arte e d'antichità posseduti dal conte Cicognara*, Pise, 1821, n° 731.

49. *L'Architettura Generale di Vitruvio in compendio dal sig. Perrault dell'Accademia delle Scienze di Parigi, ed arricchita di Tavole in Rame. Opera tradotta dal Francese, ed incontra in questa Edizione col testo dell'Autore, e col Commento di Monsig. Barbaro : alla quale in oltre si è aggiunto la Tavola e le Regole del Piedestallo*, Venezia, 1747, Giambatista Albrizzi. L. HALL FOWLER et E. BAER, *op. cit.* à la note 41, p. 330 ; RIBA, n° 3541.

50. *Compendio de los diez Libros de Arcquitectura de Vitruvio escrito en Francés. Por Claudio Perrault... Traducido al castellano por Don Joseph Castaneda teniente Director de Arquitectura de La Real Academia de S. Fernando*, Madrid, D. Gabriel Ramirez, impresor de la Academia, 1761. RIBA, n° 3542.

51. *Sokraschennyj Vitruvij ili soverchennyj arhitektor. Perevod arhitektury pomoschnika Fedora Karzhavina*, Moskva, Universitetskaja Tipografija Novikova, 1789. RNB, H-8° 89 P. Dans cet exemplaire, nous trouvons la mention de l'achat du livre en 1807 pour 2 roubles 50 kopecks.